

## Correspondance Martin Gagnon / Bertrand Laverdure

Marc Gagnon and Bertrand Laverdure

---

Number 95, Fall 2002

La correspondance littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14522ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gagnon, M. & Laverdure, B. (2002). Correspondance Martin Gagnon / Bertrand Laverdure. *Moebius*, (95), 117–126.

## CORRESPONDANCE MARTIN GAGNON / BERTRAND LAVERDURE

*From: Martin Gagnon*  
*To: voicunelettre@hotmail.com*  
*Subject: La librairie occidentale*  
*Date: Sun, 04 feb 2001 21:52:04*

Salut Bertrand,

Il faudra un jour que tu m'expliques ton rapport à l'espoir. Je ne crois pas que cela relève de la naïveté, comme tu le suggères dans ta lettre du 30 janvier: non parce qu'il y aurait quelque profondeur à vivre d'espoir (c'est sans doute un ingrédient constitutif de notre humaine condition, infiniment plus superficielle qu'on pourrait le penser si on se donne la peine de la ressaisir en fonction de ses aspirations primaires), mais parce que, dans ton cas, il est clair que tu es conscient de l'espoir dont tu vis. Pour poser la question de façon sartrienne, un croyant qui SAIT qu'il croit, croit-il encore ou ne joue-t-il pas plutôt à croire? De même, l'espoir au second degré n'est-il pas lui-même la variable contingente d'un JEU, d'une espèce de quiz où on fait soi-même les questions et les réponses?

Dans un autre ordre d'idées, tu me demandes s'il n'y a pas, à mes yeux, une idée de la littérature qui serait séparable du livre. Oui, assurément. Ce qui ne signifie pas que la littérature puisse se séparer du texte. La question est seulement de savoir si tout texte doit nécessairement adopter la forme du livre. Pour ma part, j'en doute. Le texte d'*Igitur* est littérairement distinct des multiples éditions livresques à l'intérieur desquelles il peut se matérialiser, se «livrer» en quelque sorte. Car tout livre, par définition, se livre, se rend, s'expédie, se manipule, se distribue, se chiffre, et c'est pourquoi il peut si facilement

s'intégrer à cette immense entreprise de perte de la littérature que constitue la LIBRAIRIE OCCIDENTALE. La librainisation de la littérature, sa renaud-brayisation si tu préfères, est le processus par lequel on donne au lecteur l'illusion d'un aplatissement de la littérature au livre. Je dis que c'est une illusion dans la mesure où n'importe quelle œuvre littéraire demeure en principe (et en fait) distincte de sa LIVRAISON hic et nunc à l'intérieur de tel ou tel circuit éditorial, commercial, etc. Du moins, est-ce vrai de toute littérature sérieuse. Mais il n'en va plus de même lorsqu'il s'agit de littérature secondaire (donc, de contre-littérature), parce que, dans ce cas, le texte s'anéantit sans le support livresque qui le médiatise. Par exemple, le dernier roman de Jean Machin publié chez Loréal n'est rien sans la photo de l'auteur telle qu'elle apparaît sur la quatrième de couverture. Autrement dit, retire cette photo, et la valeur littéraire de l'objet – qui frise déjà le zéro – est complètement, intégralement et irréversiblement anéantie; dans ce cas, la littérature EST le livre. Tandis que la photo de Mallarmé n'ajoute rien à la valeur d'*Igitur*, la photo de Jean Machin, en revanche, est absolument égale, ni plus ni moins, à la valeur de son roman: elle est cette valeur et elle l'épuise sans reste. (...)

Une librairie occidentale, par définition, c'est un tas de merde. Pierre Renaud est donc le roi des tas de merde. Mais ce diable d'homme «ne vivant que pour le champ de bataille économique» a compris une chose, une seule: au fond, personne, ou presque, ne s'intéresse à la littérature. Toute sa fortune s'est érigée sur cette intuition initiale, qui appelle l'intuition complémentaire que voici: il faut donner à voir l'invisible, faire de la littérature une IMAGE. Sauf que, dans le processus de transition, le visible ne conserve pas l'invisible, mais le ruine radicalement. Qu'importe, le tour est joué: si personne ne s'intéresse à la littérature (invisible par essence), liquidons la littérature et n'en conservons, pour ainsi dire, que l'exosquelette. Prends par exemple cette affiche où on aperçoit Laberge rigolant en compagnie de Pinard. Je vois, dans ce portrait jumelant les deux plus complaisants foutriquets narsuceux du Québec, l'emblème de la librairie occiden-

tale, et la mesure de sa réussite dans la réduction qu'elle opère de la littérature à un plat qui se mange tiède.

Oui, me diras-tu, mais enfin, Renaud n'a pas tant de pouvoir et ne saurait influencer de façon significative le destin de la littérature québécoise. Ah non? Considère seulement les médias: penses-tu sincèrement que ce vieux trappiste de \*\*\*\* puisse avoir quelque influence que ce soit sur la diffusion des livres dont il parle? As-tu seulement déjà parcouru une seule foutue chronique de ce monsieur qui t'aie donné le goût de lire l'ouvrage dont il était question? Bien sûr que non, puisque tout le talent de ce croque-mort réside justement dans le fait de neutraliser son objet en optant pour la forme de présentation la plus insipide et la plus niaise qu'un chroniqueur puisse adopter, soit celle du compte rendu. La critique journalistique est devenue aujourd'hui à ce point autoréférentielle qu'elle ne réclame le livre que comme le tremplin nécessaire à la relance de ses commotions nombrilistes. Je vais te dire: l'équivalent des dix commandements dans le marché du livre au Québec, c'est le top ten de Renaud-Bray. Plus le livre X grimpe dans le palmarès, plus les gens l'achètent, et plus les gens l'achètent, plus le livre X grimpe dans le palmarès. C'est le principe des saucisses Hygrade. Et c'est là, et nulle part ailleurs, que TOUT se joue.

(...)

La petite nous tient à bout de nerfs... Cette nuit, à 3 heures, je suis descendu si bas que je crois avoir atteint la racine commune du rire et des larmes: pour tout dire, je ne savais même plus ce que c'était que de rire et de pleurer – j'exorcisais mille et une détresses à travers mes glandes lacrymales et ne voyais même plus la couche que j'étais en train de changer.

Je suis désolé.

Martin

*De: Bertrand Laverdure «voiciunelettre@hotmail.com»*

*À: Martin Gagnon*

*Objet: La correspondance fractale*

*Date: Mon, 19 Mar 2001 22: 28: 54*

Cher Martin,

Je me suis mal exprimé, j'aurais dû écrire «revigoré» ou «secoué dans le bon sens» ou «réveillé» de ma torpeur habituelle post-job...J'aime d'ailleurs fort bien ces stimuli intellectuels qui me décollent du fond de ma marmite...On recuit dans le même jus toujours un peu trop longtemps...je suis incorrigible sur ce point...

Oui, en effet, nous entretenons une correspondance fractale puisque nous revenons toujours aux mêmes motifs...cet orgueil démesuré, risible, qui nous fait écrire des choses que l'on veut montrer aux autres comme des reliques de saint...Touche à mon bidule, dis-moi que c'est bon et va te rasseoir...au suivant...

Mais bon...notre descente aux enfers étant bel et bien amorcée, pourquoi s'arrêter en chemin...creusons dans la vase amène de nos pulsions scripturaires et galvanisons-nous de tous les mots que nous réussirons à faire imprimer par autrui...compromettons-nous dans cet exhibitionnisme affriolant pendant que nos doigts sont encore capables de danser sur les touches de notre clavier...préparons-nous à l'arthrite, pensons à nous munir de tas d'aspirines...

Enfin...J'ai bien aimé le «nivelage d'inachèvements impersonnels»...ce retournement est plus qu'un jeu oulipien, c'est une formule qui éclaire toute notre modernité. Revenir à l'inscription de nos pulsions. C'est tout l'art contemporain que tu décris ainsi. Nos pulsions étant par définition ce qui nous attache à notre réalité humaine; ce qui nous rend semblables aux autres hommes; cet exercice esthétique construit donc un nivelage par l'animalité des hommes, par leur plus petit dénominateur commun...

Pisser sur une page, attendre que ça sèche et vendre ça pour de la littérature illustrerait adéquatement mon propos...

Notre profonde inutilité fait notre charme...quelqu'un qui fait des neuvaines pour un cancéreux (est-ce que ça existe encore aujourd'hui?) se sent utile, croit au pouvoir de guérison de la prière...même si cette personne accepte la mort de l'être cher, il lui reste un fond de cet espoir goûteux à lécher sur ses lèvres contrites... Tandis que nous, nous ne faisons que pourrir sur une feuille de papier en croyant avoir déjoué le destin (inconsciemment, bien sûr...on croit à la pérennité de nos feuilles...enfin, de l'intérêt qu'elles susciteront encore possiblement dans quelques siècles)...En somme, notre espoir vaniteux ressemble plus à une folie enfantine misérable en comparaison avec cet espoir réaliste qui veut, tout bonnement, que cesse la souffrance d'un individu et qu'il retrouve la santé...Nous nous projetons dans le temps comme des pinsons irrités qui cherchent ce qu'ils ne trouveront jamais...Ne restons pas aigris de nos enfantillages...Comme tous les êtres humains vivant en société nous croyons à notre rôle et nous le jouons jusqu'au bout...Dans cette pièce sordide que l'on nomme «plusieurs heures entre le néant et le néant», que l'on fasse des pirouettes, que l'on tue 3500 innocents ou que l'on écrive 34 livres obscurs qui seront embrochés par des professeurs en mal de gribouillages, après plus ou moins de souffrance on expire...voilà tout...je remâche ce vieux chewing-gum nihiliste...mais ce n'est pas nécessairement mauvais de mâcher pour mâcher...

Je lisais d'ailleurs l'autre jour un article dans *Le Journal de Montréal*...dans une rubrique scientifique qui disait que l'être humain, malgré toutes les avancées bio-technologiques qui seront réalisées dans le futur, ne saurait dépasser en âge une moyenne de 85 ans...Finies les histoires des scientifiques farfelus qui nous ont fait croire que nous pourrions vivre jusqu'à 170 ans!!! Clonés, greffés et toutes les maladies graves devenues anodines, nous ne saurions, physiologiquement, vivre plus de 85 ans en moyenne...

Bon. Enfin...Réjouissons-nous pendant qu'il est encore temps alors...

Va pour le 30 mars à six heures...Je vais t'apporter une dizaine de pages de *Waterman* et en échange tu me feras lire ton ADÈLE EXTATIQUE...

Bertrand

\*

*De: Martin Gagnon*

*À: voiciunelettre@hotmail.com*

*Objet: Sa bouche veut le sel/Non le langage (Bonnefoy)*

*Date: Sun, 08 Apr 2001 09:44:07*

Salut mon cher,

Comme je te retrouve...J'ose espérer que tu vas un peu mieux. Ce printemps tardif, ces oies enrhumées qui nous reviennent de travers comme un gros morviateur sonore, y a de quoi s'affaïsser entre deux sacs de vidanges.

Je te remercie des précisions au sujet de *Waterman*. J'étais un peu dans le champ, mais on s'y retrouve toujours tôt ou tard de toute façon, n'est-ce pas?

Quant à ce type dont tu m'as parlé, c'est toujours le même vieux refrain...On t'approche, on te sniffe, t'es pas de la gang, mais qui sait, on peut toujours t'introduire, encore faudrait-il que tu consentes à dire du bien au sujet de quelques couillons. Il a bien fait de décliner. La poésie n'est pas un plat qui se mange froid. Ce n'est pas davantage un buffet à volonté. Si \*\*\*\* ne trouve pas, au sein de la revue \*\*\*\*, de valet assez complaisant pour faire un compte rendu enthousiaste de ses petits cacas pensifs, il n'a qu'à le faire lui-même et emprunter un pseudonyme pour l'occasion. Quoique, même dans ces conditions, je ne vois pas comment le monsieur pourrait résister à la tentation de se descendre lui-même...

Vois comme je suis joyeux et que je me décrisse tant et tant...

Sérieusement, il pleut. Qu'ajouter à cela, sinon que je me rends à Québec le week-end prochain en compagnie de ma petite famille. Je vais noroîtiser un petit brin au Salon du livre, lanctôtiser aussi un peu, acheter un tas de bouquins (chose que je n'ai pas faite depuis des lustres) et

profiter de l'occasion pour mettre la main sur une ou deux trouvailles susceptibles de te plaire (je n'oublie pas Sylvie Germain, mais j'ai aussi en tête d'autres petites choses). Bref, ce sera notre première grande sortie familiale, et j'ose espérer que tout se passera pour le mieux, à supposer que quelque moustachulaire constabulu ne m'assène pas deux ou trois coups de matraque lorsque je franchirai les grillages pour me rendre au Palais des congrès.

Du reste, j'ai terminé *Tarass Boulba* de Gogol (un magnifique récit sur le mode de vie des Cosaques zaporogues au XVII<sup>e</sup> siècle, une intrigue chevaleresque fort bien ficelée) et je viens tout juste d'entrer dans *La fêlure* de Scott Fitzgerald (auteur que j'espère pouvoir réamadouer en dépit des piètres souvenirs que je conserve de *Gatsby*). L'idée m'est venue de reprendre contact avec Fitzgerald après avoir lu un inédit du *Magazine littéraire* intitulé «Une centaine de faux départs», éclairant témoignage sur les ratés de l'écriture, et sur la force qu'il faut pour pouvoir se dire, après avoir consacré une somme considérable d'énergies à un texte: «Non, c'est de la merde, inutile de s'acharner, foutons le tout à la poubelle et recommençons à zéro.»

Martin

\*

De: Martin Gagnon

À: [voiciunelettre@hotmail.com](mailto:voiciunelettre@hotmail.com)

Objet: Et tout s'accorde pour nous taire (R. M. Rilke)

Date: Mon, 16 Apr 2001 08:19:56

Salut Bertrand,

Je ne reviens de nulle part, et encore moins de Québec. Notre petite expédition familiale au royaume des barricades dut être annulée in extremis parce que Myriam était malade et que la petite n'allait guère mieux. Je n'ai eu d'autres choix que de laisser un message idiot sur le cellulaire de Paul. Tant pis. Ou peut-être tant



mieux. Pour ce qu'on peut manquer dans ces édifiants salons...N'empêche, j'aurais bien aimé voir la gueule de quelques manifestants. Tu parles, tout ce que j'ai vu, c'est la fin des DIX COMMANDEMENTS avec la petite dans les bras, méditant sur les étranges torsions de ce destin qui a pu pousser Moïse à devenir le président de l'American Rifle Association. Je n'y vois pas de contradiction. Charlton Heston a tout simplement troqué un bâton contre un autre. Cet irrépressible besoin de béquilles...

J'ose espérer que tu as passé une meilleure fin de semaine que moi.

Martin «scrogneugneu» Gagnon

\*

*De: Bertrand Laverdure «voiciunelettre@hotmail.com»*

*À: Martin Gagnon*

*Objet: Alibi*

*Date: Tue, 20 Feb 2001 23:00:14*

Bonjour Martin,

Je viens de digérer *Alibi* de Pierre Samson. Je l'avoue, je suis un peu déçu...J'aurais aimé plus de frappes, plus de coups de tonnerre résonnant sur tous les buildings...

Il reste que ce petit livre, cet opuscule, mérite amplement d'exister.

Contre la poésie urbaine...le propos est plus que mince, il est inexistant. Je te cite le passage plutôt salé, selon Péan:

«La poésie m'exaspère, surtout l'urbaine. Beausoleil, Charron, Saint-Denys Garneau, trouvent grâce à mes yeux. Ducharme me lasse au bout de vingt pages. Je promets de lire Ferron et Aquin père et Gabrielle Roy.»  
p. 62

C'est pelliculaire comme épaisseur et ça nous laisse sur notre faim.

Je crois en fait que Samson s'est réellement commis en décrivant l'ascèse obligatoire à laquelle un écrivain

véritable doit s'astreindre pour toucher à la littérature. Sur ce point, il vise juste et ne cède pas à la facilité du coup de gueule qui ressemble plus à un coup de «sling-shot» dans l'eau, la plupart du temps.

Je te cite donc cet autre passage plus convaincant:

«La reconnaissance et la popularité font partie d'un "ici" qu'un artiste se doit de fuir. (...) En fait, je m'oppose à l'obsession intime des Québécois: ne pas déplaire, pire, être aimés. C'est ce qui a poussé plusieurs à cocher non aux référendums. (...) Nous devons opposer à la rigidité des attentes un louvoiement moral et intellectuel, sans que ce dernier devienne prévisible par son obstination à déstabiliser. En fait, il s'agit de flirter avec le chaos dans le but d'enrichir son lot et d'y faire pousser ce qui nous convient en se balançant parfaitement de l'opinion d'autrui. C'est ce que j'appelle assumer une posture d'adulte, en littérature comme en géopolitique.» p. 66

Voilà une parole tonifiante! Là, je le suis, et au galop!

Ses commentaires désobligeants sur Renaud-Bray (voilés caricaturalement); sa façon d'expliquer les tenants et les aboutissants de sa vocation d'écrivain en retraçant le portrait de ses origines modestes; sa volonté de présenter l'écrivain comme un salaud, un être fait de duplicité, d'hypocrisie éhontée, font de ce livre un petit bijou de truculences littéraires. Il ne manque pas de gifler en passant les hérauts de la simplicité revendiquée dans la narration du roman pour plaire à un public lecteur type; il jette un regard d'une lucidité irradiante également sur le syndrome du colonisé infantile québécois dans le roman contemporain à la page, en décrit l'esthétique avec précision.

On ne peut pas dire qu'il vise juste à tous coups, mais sa sincérité malveillante et colérique ne peut laisser indifférent.

Il vogue entre ce monsieur Hyde mégalomane qui ne voit que le génie qu'il répand, telle une sauce divine, par ses mots accolés les uns aux autres et le docteur Jekyll qui ne voit dans ses écrits que des balivernes de sot, que des excroissances à mettre au panier le plus vite possible, que des déchets odieux ou sans intérêt. Samson emprunte bien sûr le manteau de Hyde, du romancier chasseur

d'univers à sa mesure (c'est-à-dire d'univers infinis), pour monter sa pièce, son morceau de bravoure, mais n'oublie jamais, en quelque sorte, qu'il est lu, regardé, jugé. Ce qui nous donne parfois l'impression, en tant que lecteur, qu'il s'est ménagé des portes de sortie encore trop enviables à l'occasion... Il dit entre autres:

«Sans doute regretterai-je de l'avoir écrit. On me tombera dessus à bras raccourcis – un traître! –, on me ridiculiserà – un inculte! – ou on ignorera complètement la chose, sort habituel des essais qui négligent les canons de la bienséance et de la rigueur académique. Le regard que l'on portera sur mes romans à venir, en admettant qu'il y en ait d'autres, sera plus sévère, moins indulgent.

Mais je m'en balance, j'ai mon mantra: Je n'écris pas pour plaire, je suis un romancier.» p. 102

Et c'est ainsi que se termine cette plaquette.

Bon. Face aux organismes subventionnaires et aux institutions, ce pamphlet reste courageux, et c'est louable. Mais j'ai comme senti qu'il aurait fallu encore moins de retenue – déjà qu'il y en a peu – pour fracasser le tas de glace qui fait barrage. La charge a fait son œuvre de clarification des enjeux, de désignation des «bêtes culturelles», mais elle me paraît encore timorée... Docteur Jekyll, ce réservé petit mesquin qui n'aime pas être pris en défaut, aura encore réussi à mettre quelques bâtons dans les roues de cette entreprise, au départ, saine et vivifiante.

Malgré tout, je dois avouer que ce Samson m'a puissamment séduit et que j'irai voir bientôt un de ses livres pour me le mettre sous la dent. Boxeur qui s'accroche parfois à son adversaire, Samson n'en a pas moins un bon uppercut.

Je vais reprendre la citation que Péan a publiée dans *La Presse* mais en l'étirant:

«L'écrivain est un salaud. Je suis un écrivain. Les mi-naudiers qui vous intéressent, je n'en fais pas partie.» p. 10

On ne peut pas dire qu'un essai commence mal lorsqu'il débute de la sorte... tout compte fait.

À bientôt.

Bertrand